



LEE MARACLE

LE CHANT DE CELIA

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JOANIE DEMERS

MÉMOIRE
D'ENCRIER



LE CHANT DE CELIA

Lee Maracle

LE CHANT DE CELIA

Traduit de l'anglais par Joanie Demers

MÉMOIRE D'ENCRIER

*À tous ces enfants qui ont été retirés de nos foyers
et qui n'ont pas survécu au pensionnat.*

Il y a une certaine impuissance au fait d'être témoin.

Plus personne ne vient ici à part moi. On dirait que je ne peux m'empêcher de revenir dans ce lieu où tout le monde est mort. Une sorte de maladie absurde s'est abattue sur les habitants, les a brûlés de son ardeur; ce monstre de maladie a défiguré ses victimes avant de leur ôter la vie. C'est si calme. Aujourd'hui, la maison longue tombe en ruine. Je reste là, subjugué. C'est comme si un premier bardeau s'était détaché du toit pendant une tempête et que s'était ainsi amorcé le processus de destruction, que s'était ainsi précipitée la dégradation à l'intérieur. Cet unique bardeau manquant aurait laissé la pluie s'infiltrer et imbiber les nattes tissées qui couvrent les squelettes reposant sur tous les bancs de la maison, d'où les couvertures toutes moisies dans le coin sud-ouest. Le feu au centre s'est éteint il y a des lustres; les cendres mouillées confèrent un air triste au décor. Près du foyer, un grand bol solitaire ayant servi lors des banquets traîne par terre. L'humidité s'est répandue dans tous les recoins et, au fil des décennies, les orages ont assailli la maison longue à répétition et râtelé un à un les bardeaux du toit. L'eau a pénétré. La chaleur de l'été a accéléré la dégradation des couvertures. Les os reposent, dénudés, sous les nattes moisies. Sous les nattes moisies, des morts en décomposition; même après toutes ces années, leur odeur se mêle à celle des couvertures et des nattes mangées. L'odeur est horrible :

la moisissure, la chair, la laine de chèvre en décomposition remplissent la maison. Les squelettes des défunts abhorrent leur propre pestilence.

Leur place n'est pas ici. Je m'inquiète pour les morts.

Empilés dans la structure délabrée de la dernière maison longue du village, derrière les thuyas moribonds juste au pied de la colline, les os se font du mauvais sang. Un jour, le peuple était ; le lendemain, il avait cessé d'exister. Une infime partie de mon être lui en veut d'être parti. Il n'est pas parti par choix, mais je lui en veux quand même. Il y a des jours où je regrette son absence, le paysage désolé qu'il a légué, mais pas aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, je comprends l'exaspération des squelettes, la colère qui couve dans leurs os. Cette colère grandit. Les squelettes attendent – attendent l'enterrement, la cérémonie, le dernier repos. Mécontents, ils remuent, font cliqueter leurs os.

Je prends une grande inspiration. Je ne peux rien faire de plus que leur rendre visite et leur servir de témoin.

C'était avant que la tempête éclate.

Avant la tempête, le serpent protecteur qui ornait la façade de la maison ne tenait qu'à un fil ; plus personne ne le nourrissait ni ne lui rendait hommage. Je doute que beaucoup d'humains en vie connaissent l'existence de ce village. Il y en a d'autres comme celui-là, mais ça n'a pas vraiment d'importance. Ce qui compte, c'est que le serpent a raison d'être contrarié. Le chant pour le protecteur de la maison avait déjà cessé lorsque les habitants se sont mis à mourir. Il a cessé à l'époque des interdictions. Finis les chants, avaient décrété les nouveaux venus. Ça me paraît ridicule et ça me donne envie de rire – non mais, qu'est-ce qu'il peut bien y avoir de mal à chanter ? Toujours est-il que cette interdiction a eu un effet dévastateur tant sur le peuple que sur le serpent, alors je garde mon sérieux.

Les humains ont rompu le pacte qu'ils avaient avec le serpent le jour où ils ont cessé de festoyer et de chanter en son honneur. Dès lors, le serpent était libre de se décrocher de la façade de la maison longue et de retourner dans la mer, sauf que

seule une de ses deux têtes, la tête tourmentée, qui préférerait le monde des ténèbres, avait envie de partir. Les vivants n'ont pas l'air de se soucier de ce pacte brisé entre le serpent et eux. Serait-ce parce qu'ils croient qu'ils n'ont plus besoin de sa protection ? Dans tout pacte, les deux parties se doivent de respecter leur engagement de bonne foi, sans quoi l'entente n'a aucune valeur. Je suppose que ça peut paraître incongru, à l'ère de l'automobile et du feu électrique, de rétablir les anciennes coutumes.

Les squelettes me trouvent un peu trop généreux. Eux, ils ne le sont pas.

Autour de la maison longue poussent des fougères, des carottes sauvages et des herbes malodorantes dont certaines sont comestibles. Les plantes manquent d'éclat. Flétries et tombantes, elles sont mortes affaiblies avant même de s'épanouir, comme si, s'ennuyant des humains, elles avaient été incapables de pousser droites et vigoureuses. Au moins, elles s'étaient tournées vers le soleil. Je jette un coup d'œil à l'intérieur de la maison : les squelettes décharnés poussent des gémissements tels des chants empreints de nostalgie, de nostalgie pour la mer, comme si celle-ci leur manquait toujours. Mais il n'y a pas que la mer qui leur manque. Ils s'ennuient des gazouillis des nourrissons dans les porte-bébés ; ils s'ennuient des bambins qui ne parlent pas encore tout à fait ; ils s'ennuient de la mélodie des chants et de la danse aussi ; ils s'ennuient de la fébrilité des jeunes quand ils mettent les pirogues à l'eau pour affronter la mer pour la première fois ; ils s'ennuient de voir les muscles de leurs jeunes fils pagayant en direction d'un autre village.

Moi aussi, ça me manque, tout ça.

Mais pour les thuyas brisés, les arbousiers tordus, les aulnes, les sapins et les épicéas chancelants, de même que les quelques arbustes fruitiers, il n'y a plus grand vie par ici ; les anciens champs de quamash et la végétation riveraine : morts. Plus de salicorne ni de laminaire, plus un seul légume de mer. Coyotes, ours, loups, cerfs... après que le peuple est mort, ils se sont tous enfuis pour ne jamais revenir. Je suis le seul touriste. Je reviens souvent en ces lieux par nostalgie. Comme la mer, les gens qui

autrefois vivaient ici étaient tour à tour exubérants et constants, paisibles et malveillants, d'humeur égale et d'humeur variable – travaillants et fainéants. Je les aime. J'ai du mal à me faire à la vie sans eux.

Avant même que j'arrive à me rappeler chacun d'eux, les nuages de pluie à l'ouest se massent pour former un cumulonimbus qui roule en direction du village. Il faut que je me mette à l'abri. Le vent est d'une violence telle qu'il fait courber les thuyas qui bordent la lagune en face du village ; pliés en deux, ils ont l'air de se précipiter vers la terre ferme. Dans les terres, les arbres penchent dans le même sens. Je frissonne en imaginant le soleil tressaillir avant que les nuages épais bloquent sa lumière et noircissent le ciel. Le tumulte s'intensifie.

Vent de l'Ouest pousse maintenant des cris d'agonie. La tempête s'abat. Je trouve refuge derrière une vieille bûche et j'observe.

Les lombrics se dispersent. Les anguilles, électriques et dangereuses, ondulent vers le fond de la mer, recherchant la protection des algues. Les branches cassées battent l'air. Les feuilles s'agitent et s'envolent dans la furie du vent. Le vent arrache l'écorce des arbousiers, qu'il soulève avec les feuilles dans un tourbillon, déterminé à punir le rivage d'une faute imaginaire. Vent de l'Ouest déchire l'eau en longs lambeaux écumant de rage qui déferlent sur le rivage. Il râtelle les pierres, le sable, la terre, les détache de leur ancrage pour les entraîner et les déposer en tas à l'extrémité de la pointe qui délimite la baie. Le vent, comme incertain de devoir souffler de la terre vers la mer ou de la mer vers la terre, fonce sur le rivage pour se retirer aussitôt. Il picore le sol sans en épargner le moindre pouce carré, arrachant la poussière et la soulevant en petits tourbillons pour ensuite la rejeter avec dégoût.

Il y a du pouvoir dans le dégoût.

La pointe étroite à l'extrémité de la lagune change de forme sous l'effet de la tempête ; à mesure que la pluie entraîne les sédiments du flanc de la montagne et que le vent dépose les

débris de bois mort, elle s'élargit et épaissit, lentement mais sûrement.

L'action du vent me fascine. Cette tempête n'a rien d'ordinaire; quelque chose se trame. Je me raidis à l'approche du vent, qui menace de m'arracher à la bûche sur laquelle je me trouve. Je me tapis dans le creux entre le sol et le bois, mais c'est plus fort que moi : je lève parfois la tête pour ne rien manquer de la scène. Dans une accalmie entre deux bourrasques, je regarde vers les terres et j'aperçois un thuya solitaire, malade et fragile, se rompre à la base. J'en ai le souffle coupé.

Je sais que Celia observe la tempête. Elle vit en territoire stó:lō, loin de ce village nuu'chalnuth déserté. Tout à coup, elle entend un cri perçant.

— Qui est là? demande-t-elle.

Elle se lève juste à temps pour voir des branches de thuya voler dans toutes les directions jusqu'à ce que les troncs dénudés soient exposés au vent, leurs racines s'agrippant avec désespoir à ce qu'il reste de sol sous eux. Celia ignore complètement où cette tempête a lieu ou pourquoi elle la voit.

Je sais que Celia a un don de voyance. Peu de gens croient à ce don, mais moi, Vison, grâce à mon pouvoir de me transformer, je suis le témoin du peuple par excellence. Je sais des choses que personne d'autre ne sait.

Celia observe les arbres grêles se faire secouer par le vent. « Ces arbres risquent d'en mourir. » Elle m'aperçoit. Je sais ce qu'elle pense : Je me demande ce que Vison fait là. Je verse une larme. C'est plus fort que moi. Elle voit bien que je veux m'en aller et que j'en suis incapable.

— Quel est cet endroit?

Je ne sais pas si elle a voulu dire ça à haute voix, mais je l'entends quand même.

Mon cœur bat de plus en plus vite, je tremble de tous mes membres. Je sens la peur me gagner et me frotte les pattes sans arrêt. Il faut que je voie ça. Il n'y a personne d'autre. Le vent qui hurle, les débris qui virevoltent, la pluie battante... c'est insupportable. Celia m'entend.

Celia m'observe pendant que je lutte contre la peur. Elle me suit du regard tandis que je quitte ma bûche pourrie pour plonger derrière une pierre. Elle n'aime pas particulièrement le spectacle de la tempête, mais la forte odeur de thuya en décomposition l'apaise, alors elle continue de m'observer pendant que je reprends mon souffle et rassemble mon courage. Elle m'entend dire : « Voici donc ce que c'est que de mourir à la guerre ; rien d'héroïque là-dedans. »

— Mais qu'est-ce qui se passe ? La guerre ? Quelle guerre ? se demande Celia tout haut.

« N'importe laquelle, répond-elle à elle-même. Ces gens-là sont toujours en guerre. C'est pas le choix qui manque. »

Le vent tourbillonne autour de moi et souffle en direction de la mer. Il déracine le dernier des sapins de la pointe sur son passage. Les quelques thuyas et épicéas rabougris qui restent meurent peu de temps après. Je me tiens bien droit, derrière ma pierre. Je suis témoin. Il est de mon devoir d'observer la destruction.

Celia détourne son attention de moi, attirée par la maison longue délabrée en contrebas, près de la lagune. Elle croit entendre les squelettes parler à l'intérieur ; ils semblent souhaiter cette tempête, comme si elle répondait à un besoin. Elle les entend dire : « Quelqu'un doit payer pour toutes ces années de négligence. Quelqu'un doit nous témoigner le respect qui nous est dû. » Elle frémit. À ce jour, ses hallucinations ont toujours porté sur des humains à part entière ; même les morts qu'elle voit ont un corps. C'est la première fois qu'elle entend des os parler.

Je sais que les squelettes attendent d'être enterrés, mais il n'y aura pas d'enterrement pour eux. Les vivants ignorent leur existence.

Les squelettes veulent plus qu'un enterrement : ils veulent entendre les chants de guerre qui traduisent leur tragédie, qui la gravent dans la mémoire et qui les aident à identifier les ennemis, sauf que les humains qui auraient pu donner un sens à ces choses sont morts.

En dedans de moi, un abîme de peur prend forme. Je ne peux contenir ce vide ni empêcher la peur d'enfoncer ses racines dans mon corps. J'ai été témoin de tant de faits mythiques des vieux squelettes; les morts ont beau avoir droit à un témoin pour la présente histoire, je n'ai toujours pas envie de rester. Il faut que je m'en aille. J'ai tellement envie de partir, mais cette histoire ne peut pas se dérouler sans témoin. Elle a besoin d'un témoin.

Pourquoi moi? Je me frotte les pattes.

De leur vivant, les morts affectionnaient les mythes et il fut un temps où le peuple accordait de l'importance aux histoires; tant de choses ont changé depuis et je ne suis plus certain de rien. Je me balance d'une patte sur l'autre et me concentre sur la tempête. Aussi pervers et trouillard que ça puisse paraître, j'aime bien observer; cela dit, ce n'est pas particulièrement agréable de trembler de peur à la perspective de l'histoire dont il est question. Je ne suis pas certain qu'il soit sage et sécuritaire de m'attarder ici pour assister au spectacle, mais je crois quelque part que la beauté d'être en vie réside justement dans le doute; j'aime la méfiance qui accompagne le doute et dont découle la multiplicité des angles sous lesquels on peut raconter les histoires.

Cette histoire mérite d'être racontée; mais n'est-ce pas le lot de toutes les histoires? Même les vagues de l'océan racontent une histoire qui mérite d'être lue. Or, les histoires qui ont vraiment besoin d'être racontées sont celles qui nous ébranlent au plus profond de notre être.

Je me prépare à être ébranlé.

Peu importe si cette histoire s'est vraiment produite.

Celia ne comprend rien à la scène. Entre deux coups d'œil, elle se prépare un thé et finit par conclure que ça s'est produit loin de chez elle et que ça ne la concerne pas. Elle allume une chandelle et se cale dans un fauteuil à un bout de sa table de cuisine tout en s'appêtant à ouvrir son courrier. Si elle a placé le fauteuil à cet endroit, c'est précisément pour rendre la tâche banale

d'ouvrir le courrier plus attrayante ; elle le laisse là même si sa famille la trouve bizarre de faire ça. Le courrier devrait la distraire de ses visions de l'océan.

L'épaisse pile de lettres l'attend sur la table, prête pour l'inspection. Celia va chercher le courrier du vendredi au mercredi et y répond le jeudi soir. Il est une heure du matin, ce qui ne l'empêche pas de diviser son courrier en deux piles : la publicité et les factures. C'est son rituel du jeudi. Elle a pris l'habitude de se mettre au lit peu après le dîner, épuisée par tout ce que vivre dans une maison vide comporte de responsabilités. Ce soir, elle s'est retenue en regardant la télé pendant plusieurs heures. Depuis la mort de son fils, elle a de la difficulté à vaquer aux tâches du quotidien. En fait, le seul moyen qu'elle ait trouvé de rendre les banalités de la vie supportables est d'en faire des rituels. Le paiement des factures est un de ses rituels préférés ; ça la fait sentir si adulte. Elle aime aussi la publicité, avec ses couleurs vives et ses promesses mirobolantes.

(Ce qu'il y a de bien, dans le fait de pouvoir me transformer, c'est que je peux disparaître d'un endroit et réapparaître à un autre. Un moment je me trouve en territoire nuu'chalnulth et l'instant suivant, en territoire stó:lō.)

À la lueur inquiétante et vacillante de la chandelle, Celia ouvre son courrier, place les factures à gauche, la publicité à droite. Elle est aux prises avec un souvenir vague. Ce souvenir cherche à perturber son rituel. Elle secoue les épaules deux fois pour s'en débarrasser, mais il revient à la charge. Les paroles de Se'alth l'envahissent et elle délaïsse l'ouverture du courrier et l'écriture des chèques. « L'homme blanc doit comprendre qu'il y a une autre façon de voir les choses. » Ce souvenir n'est pas à moi, pense Celia. De petites perles de sueur se forment sur son front. Ce n'est pas le moment de perdre la tête. La flamme de la chandelle vacille du côté de la fenêtre ; un courant d'air répand de la fraîcheur dans la pièce et au lieu de souffler sur la flamme, il semble l'aspirer. Comme c'est étrange. Celia transfère son poids. Merde. Son poids la gêne drôlement et une curieuse sensation de fatigue s'empare d'elle. Elle pousse un soupir au

moment même où la maison longue de Se'ealth s'effondre et manque d'écraser un petit vison qui s'éloigne de la façade en sautillant. Celia se lève d'un bond. Elle se demande ce qu'un vieux chef suquamish défunt a à voir avec elle... La coupe du bois, suppose-t-elle, mais qu'en est-il du vison ? Elle oublie cette question.

La coupe du bois en territoire stó:lō est en train de mourir – de mourir comme la maison longue de Se'ealth. Sa mort n'est pas sans toucher les Stó:lō, pour qui elle représente une autre cause de pauvreté. Si, au siècle dernier, pas d'arbres signifiait pas de filets, pas d'hameçons, pas de plats, pas de vêtements et pas de barrages de pêche, aujourd'hui, ça signifie pas de moyens de subsistance. Plus personne ne sait comment sculpter les hameçons ou les plats ou fabriquer les vêtements, et c'est toujours illégal de pêcher à l'aide de barrages.

La fin de la coupe du bois laisse Celia indifférente. Elle n'a pas de mari qui travaille dans la forêt. Elle n'est pas étrangère à la faim et à la pauvreté ; les seules personnes que ces maux apitoient sont celles qui n'en ont jamais fait l'expérience.

Celia vit dans une vieille maison ayant appartenu à sa famille – une de celles qui avaient été abandonnées après que la plupart de ses parents avaient obtenu une hypothèque pour une habitation neuve. Elle se souvient de n'avoir pas saisi le concept de la nécessité d'une hypothèque pour construire une maison : n'était-ce pas aux hommes de construire ça ? Elle ne comprenait pas non plus la différence entre loyer et versement hypothécaire. Le montant était identique, sauf que les locataires n'avaient jamais à payer pour les travaux tandis que les détenteurs d'hypothèque devaient s'occuper des travaux eux-mêmes. Pour elle, rien de tout ça n'avait de sens d'un point de vue économique, alors elle avait décliné l'offre d'une habitation neuve.

En m'entendant murmurer « c'est la guerre », Celia cesse d'ouvrir son courrier et se concentre sur ce qui se trame. Elle n'a pas envie de continuer de regarder, mais, comme pour moi, c'est plus fort qu'elle ; elle veut savoir ce qui se passe. Depuis la

mort de son fils, la vue du chaos est son seul réconfort. Les arbres, les arbustes, même les morts sont pris dans une bataille; tous se défendent contre l'assaut du vent et de la pluie. Les hurlements du vent semblent délibérés. Ça l'effraie. Elle entend un bruit devant sa maison et se précipite à la fenêtre. Elle observe et tend l'oreille, croyant qu'il s'agit d'un cambrioleur. Les cambriolages sont plutôt rares par les temps qui courent. Autrefois, les Blancs venaient dans la réserve, ramassaient des filles qui marchaient sur le chemin, les violaient, puis les laissaient aller. Ce manège avait cessé le jour où le fils du chef, Buddy, avait tiré sur eux. La GRC avait bien tenté de mettre la main au collet du tireur, mais personne ne voulait le dénoncer. Les Blancs ne sont plus jamais revenus.

Celia est étonnée par ce qu'elle voit. Sa cour avant a fait place à l'océan.

Elle se laisse transporter par l'histoire.

Les montagnes surplombant l'océan sont nues. On dirait qu'elles ont été complètement rasées. Il devrait y avoir des arbustes fruitiers, pense Celia. Peut-être aussi de jeunes pousses frêles. Mais avant que la moindre plante ait eu la possibilité de prendre racine, la pluie a lessivé le sol et entraîné les graines dans la mer. J'ai le regard rivé devant moi, je remarque Celia qui observe et je me demande comment elle est arrivée ici. Les pierres polies le long du rivage n'offrent aucune protection contre la pluie et n'amortissent pas les coups de vent. Peut-être qu'elle aussi sert de témoin. Celia a beau ne pas aimer la tournure que prend cette histoire, elle est aussi captive que moi, à présent. Ça ne change rien pour elle; elle pense que rien de cela n'est réel; elle pense que ce n'est qu'une autre de ses hallucinations.

«Transforme-toi.» Mon murmure provient de sous la pierre. Je suis sur le point de prendre mes pattes à mon cou, mais une partie de moi refuse de bouger. «Me transformer en quoi? En aigle? En humain? En n'importe quoi d'autre qu'un quadrupède?» Le vent se calme; je m'arrache à l'emprise de la

tempête et me précipite vers la montagne chauve. Au sommet, mon corps se métamorphose ; mes bras se changent en ailes, mes pattes postérieures se changent en serres, ma queue se change en plumes. Je prends mon envol pour aller me percher à la cime du dernier des épicéas, endroit sûr d'où je pourrai poursuivre mon guet.

Celia s'éloigne de la fenêtre. Sur la console bringuebalante faite en contreplaqué qui lui sert de table de chevet, un vieux cadran de plastique indique deux heures treize minutes du matin. Elle n'a pas fini de payer ses factures. Elle démarre la cafetière. Quand le café est prêt, elle s'en verse une tasse et s'assied. Il faut qu'elle termine les factures.

Ce n'est pas la première fois que les eaux bleues du Pacifique menacent de la séduire. Elle avait six ans la première fois qu'elle a vu l'océan. Pendant que son père et sa mère rendaient visite à un parent, elle avait arpenté le rivage, captivée par sa fluidité. Elle aimait la façon dont la mer semblait vouloir s'étirer jusqu'à l'infini. La terre n'avait pas l'heur de la faire sentir aussi vivante. La terre ferme et ses repères variables – grands arbres, petits arbustes, collines, vallées, glissements de terrain – la déstabilisaient ; la mer, elle, s'étendait jusqu'aux limites de la terre et paraissait tomber dans le vide, ce qui emplissait Celia d'admiration. Contrairement à la terre immuable, la mer était toujours en mouvement pour aller quelque part et ça lui plaisait. Hésitante, elle s'était approchée de l'eau, avait trempé ses pieds juste au bord et poussé de petits cris d'excitation chaque fois que les vagues refluaient, puis la rattrapaient. Elle s'amusait avec la marée. Il y avait d'autres enfants qui jouaient au même jeu qu'elle. Celia s'était accroupie dans le sable, avait observé l'eau. Son flux incurvé formait des ondes de plus en plus grandes. Sa beauté fluide la fascinait. Quand Stacey était venue la chercher, elle avait un coup de soleil sur un côté de son corps à moitié nu.

Celia fait rouler sa tasse de café entre ses mains tout en fixant la flamme. Elle voit la débandade des arbres penchés sous les assauts du vent. Son hallucination se mue en scène révol-

tante de coupe à blanc où les billes de bois reposent sans vie, débarrassées de leur écorce, exhibant leur chair dénudée rouge ou jaune. D'anciens chemins forestiers inutilisés serpentent à travers les montagnes chauves. C'est pratiquement un terrain vague. Cette vision lui fait penser à « Desolation Row » et elle se met à fredonner les paroles de sa chanson préférée de Bob Dylan. Non loin de là se trouve une aulnaie aux arbres sans branches, sans écorce ; devant, des pousses de peuplier courbées pêle-mêle, sur le point de s'effondrer. Ils ont tous l'air d'attendre qu'un navire ou un camion vienne récupérer leurs troncs anorexiques. La coupe à blanc. Son grand-oncle Hank Pennier détestait la coupe à blanc à la tronçonneuse ; il disait que c'était une façon lâche de couper du bois. Avec les anciennes scies à archet, au moins, l'arbre avait une chance. Quoi qu'il en soit, cette scène n'a rien à voir avec sa famille et Celia en est consciente.

Celia est incapable d'établir un lien entre ces images et le présent ; bien qu'il n'y ait là rien d'inhabituel, cela la contrarie toujours.

— Je perds la tête ! se plaint-elle tout haut.

Les hallucinations ont convaincu sa famille et les autres villageois qu'elle était à moitié folle ; même à ses yeux, elles font d'elle une personne à part. Les hallucinations se font de plus en plus fréquentes à présent. Perturbantes comme elles le sont, elles mériteraient d'être repoussées. Mais Celia se sent contrainte de les embrasser ou, à tout le moins, de s'y habituer. Elle n'a jamais réussi à les maîtriser. S'en débarrasser complètement ? Elle n'y pense même pas. Inutile de lutter contre quelque chose qu'on ne peut pas changer.

Je veux qu'elle sache que ce ne sont pas des hallucinations, mais je n'ai aucun moyen de la joindre.

La mer apparaît et disparaît comme si elle jouait à cache-cache ; de temps en temps, d'anciens proverbes et d'anciennes expressions se mêlent au jeu. « Le chaos, l'histoire de ma vie. » La chandelle rapetisse, manque de s'éteindre, puis la flamme se rallume et les rideaux frémissent en réaction à la chandelle

fondante. Puis la flamme clignote, tournoie, tremblote et se ravive.

Le feu est un danseur. Il est doté d'une volonté propre. La flamme de la chandelle danse avec assurance ; sa lueur éclaire la pièce d'une lumière étrange. Elle émet une douce lueur blonde sur fond noir pour ensuite jeter une lumière éclatante comme le jour, puis, tel un éclair, elle inonde la pièce, qu'elle peint tour à tour de couleurs tendres et claires et d'or foncé. Puis la faible lueur de la chandelle emplît la pièce de ses battements réguliers, presque immobile, gênée ; elle dessine des ombres turbulentes.

« Ravive la flamme ! Ravive la flamme ! » Celia fait fi de mon sifflement. Peut-être qu'elle ne m'entend pas. Je me lèche les pattes.

Dans le creux entre les battements de la flamme, la mer, la guerre, les squelettes et moi balançons d'avant en arrière, dansons entre la lumière inconstante et les recoins sombres de la nuit. Le feu s'incline et tournoie, invite Celia à se lever, à entrer dans cette valse, à danser et à glisser au pays des ombres.

Au pays des ombres, on peut voir l'effroyable face cachée de la guerre incessante, ses violations impénitentes et la colère qu'elle exprime avec une insistance soutenue.

Séduite par les battements de lumière, Celia se balance, laisse le feu la taquiner. Son esprit dansant se brouille et de nouvelles images envahissent son présent. Dans cette valse endiablée, les flammes grandissantes se font agressives et menaçantes. Celia lutte pour s'en sortir en se concentrant sur sa cuisine aux vieilles armoires sans vernis fabriquées à la main et aux rideaux faisant office de portes, en vain. Elle dirige ensuite son attention sur la pile de factures, n'importe quoi pour mettre fin à cet épisode insensé, sans plus de résultat. Elle perd la bataille avec le feu. Elle sent remonter ses émotions, brutes et troubles. Elle a besoin de clarté, sauf que le pays des ombres n'en a pas à offrir. Nous sommes comme le feu, *siem*. Nous sommes comme le feu. Je pousse un soupir.

Des vagues de destruction déferlent sans relâche sous l'effet de la marée, chacune d'elles paraissant avoir un but précis,

comme si l'océan avait un dessein. En se retirant, elles étalent des lambeaux d'algues qui forment un ruban vert foncé en suivant la trajectoire de la mer le long du rivage. La marée apporte des débris qu'elle jette sans gêne sur le rivage. Les montagnes derrière ont presque l'air d'avoir honte de leur nudité.

Celia voit la marée emporter des bouts de bois mort emmêlés dans les détritiques laissés là par des fêtards. La voilà incapable de détourner le regard. Elle est captivée par les cordons d'algues. Bouteilles de bière, sacs de croustilles, papier d'emballage... tous ces détritiques sont tressés dans le ruban d'algues. Une pointe de honte s'insinue dans ses entrailles. Pendant que les détritiques tourbillonnent dans les vagues de la marée, la honte de Celia se transforme en chant mélancolique dans une langue indéfinie. Certains de ces débris trouvent leur origine dans une insulte faite aux femmes; Celia frémit à l'idée que quelqu'un ait laissé des sous-vêtements et des préservatifs sur le rivage, à la vue de tous, sans égard pour la pudeur de leur propriétaire. Celia se concentre sur les sous-vêtements. À qui appartenaient-ils? Cette personne était-elle l'objet d'affection de l'homme qui avait porté les préservatifs? Celia espère que c'était le cas. Elle espère qu'il y avait eu une forme de consentement éclairé entre l'homme et la femme. Elle pousse un cri de surprise : la culotte féminine est si petite ! La femme avait-elle seulement l'âge du consentement? La fête sur la plage, l'excès de bière et les hormones de la puberté forment un cocktail dangereux pour les jeunes filles recherchant désespérément de l'affection.

Cet incident ne date pas d'hier, pense Celia. Cette partie du territoire nuu'chalnuth est abandonnée depuis longtemps – il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

Ça ne la rassure pas.

Celia frissonne, sirote son café froid et détourne son attention de la petite culotte. Elle se concentre sur les vagues, chacune reliée à la suivante, qui se transforment en file de serpents déterminés à tout détruire. Curieux phénomène que les vagues, songe Celia. Même quand elles se retirent, elles ont l'air de rouler en avant. Le rivage, les thuyas brisés, tout s'imprègne d'une

sinistre désolation à mesure que la tempête gagne en intensité. Le vent, la mer et la pluie ragent. Le serpent des vagues, gris ardoise et menaçant, triomphalement surmonté d'une crête écumante, menace d'avaler le rivage tout entier et de l'emporter dans le ventre de l'océan. La tempête est maintenant un monstre. Son étrangeté a quelque chose de curieusement banal en dépit de sa violence.

Je m'en vais. Des nouveaux venus ont capté mon attention, alors je me dirige vers eux.

Dans un laboratoire pas très loin de la mer, un projecteur ronronne pendant que quatre hommes visionnent un film. Les images sont floues. Sam Johnson, Frederick Bauer, Davis Jameson et Thomas Friesen regardent le film en silence jusqu'à ce que quelque chose d'étrange apparaisse à l'écran : une ombre qui dure de la cinquième à la huitième minute. Ces hommes ignorent que leur laboratoire se trouve en plein milieu du territoire des Musqueam. Autrefois, tout le monde savait ça. Tout le monde respectait ça. Mais ces hommes sont plutôt bêtes. À présent, ils sont magiques.

Frederick se redresse, pose ses mains sur ses genoux et se penche vers l'écran.

Comme si ça allait changer quelque chose. Grand blond de quarante ans, Frederick Bauer a obtenu son doctorat en biologie marine à un jeune âge. Depuis, il travaille à l'université comme professeur et chercheur principal. Méthodique et brillant, il mêle rarement les émotions et le travail.

C'est un trait des nouveaux venus que je n'ai jamais compris. Pas d'émotion? Voir si ça se peut.

L'ombre fait sourciller Frederick, qui ne dit rien. Sam est un peu trop « nouvel âge » au goût de ses collègues; il penche la tête.

— Il y a quelque chose qui cloche, murmure-t-il.

Davis lève les yeux au ciel ; c'est juste une ombre. Thomas fait une remarque sur l'évidence. Ils lâchent tous une série de « mmhmm », de « peut-être », de « peut-être pas », de « presque un mille », de « mmhmm ».

— Il y a quelque chose juste là, signale Sam.

Sam a peut-être raison, pense Frederick, qui sait aussi que son collègue a tendance à sauter aux conclusions. Non que Sam omette de vérifier ses hypothèses, mais Frederick se méfie de cette promptitude. Il attend la réaction des autres ; de toute évidence, ils ne sont pas aussi convaincus.

— C'est la mauvaise qualité du film, ricane Davis.

Thomas acquiesce. Frederick soupçonne les deux hommes d'avoir un préjugé : ils n'aiment pas ça quand la vie dérange la science. Il rit dans sa barbe, car leur science vient d'être bousculée un tantinet.

Ça me fait rigoler, mais en tant que témoin je me dois de me retenir.

L'ombre se dissipe. Sam arrête le film ; les hommes échangent des regards, puis recentrent leur attention sur l'image. Ils ont tous un doute, à présent. Sam rembobine le film et fait rejouer la séquence. Ils retiennent leur respiration tous les quatre pendant que défilent de nouveau les images assombries.

— Mais qu'est-ce que c'est ? Ça doit bien faire un mille de long ! s'exclame Sam.

Davis n'est pas de cet avis ; il s'apprête à argumenter.

— On dirait presque un film de Hitchcock, blague Frederick pour détendre l'atmosphère.

En vain.

Personne n'a envie de rire de ce qu'ils voient. Ces hommes ont chacun leur programme et l'ombre dans le film n'en fait pas partie. Ils ont beau s'efforcer de rester objectifs, ils sont incapables de mettre leur programme de côté. Je les laisse à leurs histoires. Je décide de m'en aller à une autre époque.

La maison longue de Se'alth s'est effondrée et son village est devenu Seattle. Ensuite, la maison longue a disparu. Je me lèche

les pattes en me demandant quel est le lien entre Se'ealth, Celia, le laboratoire et la tempête. Je cligne des yeux et me revoici au laboratoire; Celia est là qui observe. Dans une des pièces, elle voit des hommes en sarrau – des Blancs à l'air officiel. Ils ne disent rien.

Moi, j'étudie les illusions, les hallucinations sans motif apparent.

Celia croit que la dégradation de l'environnement menace la Terre.

En fait, la dégradation de l'environnement menace les humains et leur mode de vie dans cette partie du monde et de nombreux scientifiques étudient l'océan pour cette raison. La Terre a subi des changements cataclysmiques à plusieurs reprises et, chaque fois, beaucoup d'humains ont péri alors qu'elle a survécu.

En écoutant leur conversation, Celia comprend que ces hommes cherchent des traces d'ancienne végétation, de vie inconnue datant d'avant que les nouveaux venus modifient le rivage. Celia pouffe de rire : n'importe quel vieil Indien serait capable de leur énumérer tous les bons légumes de mer qui ont disparu de la côte, sauf qu'ils seraient alors contraints de le croire sur parole. Or, leur science ne se fonde pas sur les croyances; leur science se fonde sur les preuves.

Moi aussi, ça me fait rire.

Les vagues de l'océan se font de plus en plus denses et continuent de déferler, mais elles ont perdu leur couronne d'écume blanche. «Pourquoi les vagues sont-elles si grises près du rivage?» Celia voit les vagues se gonfler; elle a les mains qui tremblent. Elle n'aime pas la vue des vagues de cette taille ni le sentiment qu'elles inspirent. Elle ne se sent plus obligée de regarder. Elle hausse les épaules, retourne à ses factures et cesse de penser à l'océan.

— Il y a des histoires de monstre marin dans toutes les parties du monde et l'Amérique du Nord ne fait pas exception, sou-

tient Sam pendant que ses collègues et lui se dirigent vers le bureau de Davis.

— Il me semble que quelqu'un l'aurait aperçu, non ?

Thomas ne cache pas son exaspération. Il croit que la pellicule a un défaut. Sam, lui, veut qu'on vérifie la pellicule, mais uniquement parce qu'il croit qu'elle n'a pas de défaut du tout. Même si ça ne sert à rien d'argumenter tant que la pellicule n'a pas été vérifiée, ils continuent.

Ils sont comiques.

Tout en reconnaissant qu'en tant que scientifiques, ils doivent d'abord se méfier de leurs propres croyances, ni Sam ni Davis ne trouvent douteux de prendre une décision fondée sur des croyances sans avoir procédé à des vérifications ou à des recherches.

— Par « quelqu'un », tu veux dire quelqu'un comme toi et moi, reprend Sam. Avons-nous vu la fission nucléaire de nos propres yeux ? Quelqu'un l'a pourtant observée.

Frederick se demande pourquoi Sam se montre aussi susceptible au sujet des histoires d'un peuple sans lien avec ses racines et son monde scientifique à lui, mais ne dit rien.

— Ne me sors pas l'argument de la race. Tu sais ce que je veux dire : un scientifique l'aurait vu.

— Aucun scientifique ne croit au Sasquatch. Ça n'empêche pas que dans l'État de Washington, on peut être accusé de meurtre si on en tue un à force de l'importuner. Même si je suis pas convaincu que l'ombre du film représente quoi que ce soit, en tant que scientifiques, nous avons le devoir de nous poser la question, alors posons-la-nous.

La voix de Sam est ferme et assurée.

— C'est une perte de temps ; nous sommes des biologistes marins, pas des chasseurs de mythes.

La possibilité qu'il existe un monstre marin ébranle Thomas dans ses convictions ; c'est un affront à son instruction.

— Tout jugement qui n'est pas fondé sur la recherche relève de la superstition, gronde Sam en se servant un autre café.

Il verse trois cuillerées de sucre dans sa tasse et remue son café si fort qu'il en renverse. Il laisse échapper un juron, prend un chiffon et essue la table.

— Dans les années quarante, la science voulait que seuls les humains soient doués d'un langage. Les Autochtones, eux, soutenaient qu'ils étaient capables de parler aux orques et aux baleines; les scientifiques se moquaient d'eux. Ensuite, dans les années quatre-vingt, après que les Autochtones qui connaissaient le langage des orques ont disparu, les scientifiques ont découvert que les orques et les baleines avaient bel et bien un langage et qu'ils communiquaient de façon consciente.

J'ai envie de lui dire qu'il est accro au sucre, mais il ne m'entendrait pas.

Frederick fronce les sourcils; la voix de Sam est un peu trop insistante. Aurait-il de la parenté autochtone?

— Tiens, le printemps dernier, vous vous souvenez des trois baleines qui étaient coincées dans les glaces de l'Arctique? Les Inuits ont proposé de les aider à se déprendre en leur parlant. Les biologistes marins leur ont interdit d'essayer. On a plutôt fait venir des brise-glaces de Russie et des États-Unis pour creuser un passage, au coût de trois millions de dollars. Les Inuits sont venus tous les jours offrir de parler aux baleines. Deux semaines et une baleine morte plus tard, il n'y avait toujours pas de lumière au bout du tunnel et les deux autres baleines s'affaiblissaient. Les scientifiques ont cédé et les Inuits ont pu parler aux baleines. Ces vieux chasseurs ont percé des trous dans la glace à une centaine de mètres d'intervalle, puis sont retournés là où les baleines étaient prisonnières et se sont mis à fredonner. Ils ont marché sur la glace en fredonnant. Les baleines les ont suivis.

Je me souviens de cette histoire. Ça m'étonne que cet homme s'en souviennne aussi.

— À quoi veux-tu en venir?

Visiblement irrité, Thomas est incapable de garder le silence.

— Nous ne sommes pas les seuls à savoir des choses, Thomas.

Et j'ajouterais : les humains ne sont pas les seuls êtres à savoir des choses. Je me trouve juste devant la fenêtre, bien en vue, à parler tout haut, mais ces hommes ne me voient ni ne m'entendent.

— Alors, qu'est-ce que vous proposez, M^osieur Johnson ? raille Thomas Friesen. Devrions-nous demander à un vieux sorcier indien d'agiter son bâton et d'élucider pour nous le mystère de l'ombre dans notre film ?

— Non, répond Sam. Je pense que nous devrions faire appel à un scientifique qui s'y connaît un peu en mythologie.

— Mais avant ça, intervient Frederick, nous devrions faire vérifier la pellicule par le service de l'audiovisuel.

Frederick est un homme méthodique ; il aime faire les choses dans l'ordre. C'est pour ça qu'il est devenu scientifique : commencer par le commencement. La méthode lui donne le courage de repousser les limites du savoir.

— Merveilleux ! s'exclame Thomas sur un ton triomphal. La pensée rationnelle l'emporte !

— Faisons d'abord une copie du film, suggère Sam.

— Pour quoi faire ?

— Au cas où le service de l'audiovisuel ruinerait l'original. Cette idée fait rire Frederick.

— D'accord, dit-il en enfilant sa veste.

Plus tard, au déjeuner, pendant que le service de l'audiovisuel vérifie la pellicule, Sam demande à Thomas ce qu'il voulait dire par « la pensée rationnelle l'emporte ».

Thomas regrette d'avoir dit ça. Il est certain que la question de Sam est purement rhétorique, alors il n'y répond pas.

— Tu sais, Friesen, il n'y a pas beaucoup de scientifiques qui inventent des choses.

Sam brise le silence entre Thomas et lui. Thomas sirote son café en faisant semblant de lire le menu.

— Il se crée des millions d'inventions chaque année, poursuit Sam. Certaines d'entre elles sont dangereuses, d'autres, absurdes ou inutiles, et d'autres encore, essentielles à la vie humaine. Mais ça, personne ne le sait avant qu'un scientifique ne s'y intéresse et décide de les mettre à l'essai. Nous, les scientifiques, nous faisons avancer les connaissances; nous ne les créons pas et nous n'inventons rien. Nous faisons des essais, des expérimentations, mais uniquement quand nous doutons de la véracité des croyances. Ça prend un esprit plutôt fermé pour écarter l'expérimentation, même dans le cas des croyances les plus farfelues.

Enfin, des propos intelligents. Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Et un esprit complètement ouvert, c'est tout aussi dangereux, rétorque Thomas. On en aurait pour des années à étudier les contes de bonne femme. Et à quoi ça servirait ?

Ça ne serait pas une perte de temps.

— En tant que scientifiques, nous sommes conscients que nos croyances sont une entrave, affirme Frederick. Étudier la mythologie avant de vérifier la qualité du film, c'est s'attacher inutilement aux croyances, tout comme refuser d'étudier la mythologie après avoir vérifié la qualité du film relèverait du déni.

Frederick est un de ces cas désespérés qui habitent aujourd'hui le dos de la tortue.

Sam hoche la tête. Cette réponse lui convient.

Avant la tempête, le serpent bicéphale qui ornait la façade de la maison longue ne tenait qu'à un fil. Ses deux têtes observaient la terre depuis ce qui paraissait une éternité; l'une d'elles s'impatientait et son appétit grandissait au fil des jours. La quiétude à la fois funeste et prometteuse qui régnait autour de la maison lui plaisait. Le serpent appréhendait le mouvement imminent et sa tête tourmentée s'emballait, d'autant que son sens du devoir envers les gens qu'il protégeait autrefois s'amenuisait. L'odeur émanant du bâtiment était un affront. De surcroît, il était offensé par la négligence du peuple, qui avait cessé de le nourrir et de l'honorer.

Je suis revenu sur la colline pour observer le serpent. J'écoute ce que ses deux têtes ont à se dire.

— Ça fait combien de temps en années humaines que nous sommes ici? demande Tourment à Constance. Quand saurons-nous que l'entente originelle a été suffisamment bafouée pour que nous puissions nous décrocher de la façade et retourner dans la mer?

Il y a quelque chose qui cloche.

— L'entente ne précisait pas de durée, juste des intentions, répond Constance. À l'époque, les intentions comptaient plus que le temps...

Tourment soupire et poursuit dans la même veine.